Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie [1]

Orientalisme et comparatisme / textes réunis et présentés par Yves Clavaron, Émilie Picherot & Zoé Schweitzer
éd. Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2014
cote : 60.190

L'Université Jean-Monnet de Saint-Etienne publie sous le titre Orientalisme et comparatisme un ensemble de contributions présentées au Vingtième Congrès de l'Association internationale de littérature comparée (18 au 24 juillet 2013) par des chercheurs des Universités Jean Monnet de Saint-Etienne (CELEC/CEP) et Charles de Gaulle - Lille III (ALITHILA). Yves Clavaron y définit tout d'abord l'orientalisme qui serait une confrontation entre deux mondes et dès l'Antiquité comme le soulignent Les Perses d'Eschyle et Les Bacchantes d'Euripide ; la littérature comparée est donc une mise en relation, une recherche des similitudes et des éléments de comparabilité entre langue, culture et tradition.

Puis Yves Clavaron et Angela Pao s'intéressent à la personnalité contrastée d'Edward Saïd, reconnu comme le chantre de l'anti-orientalisme. Saïd était un Palestinien chrétien, vivant dans sa jeunesse en Egypte, appartenant à une famille protestante de quatre générations de pasteurs ; son père était anglican et sa mère évangélique, donc minoritaires chrétiens au sein d'une société majoritairement musulmane et en plus sujets coloniaux britanniques ; après avoir contesté les enseignants et l'administration de l'élitiste Victoria College d'Alexandrie, il suivra sa famille dans l'expatriation aux Etats-Unis, où il sera considéré comme d'origine arabe par ses condisciples du Lycée privé Mount Hermon dans le Massachusetts et il détestera la culture mercantile des Arabo-Américains.

On comprend qu'il ait intitulé ses mémoires Out of place (traduit *A contre voie*), publiées en 1999. En fait, il ne se sentira nulle part à l'aise. A part Le divan occidental-oriental de Goethe, auteur qu'il admire, il critique toute la littérature orientaliste qui lui paraît être un style occidental d'autorité et de domination sur l'Orient. Finalement, Saïd sera considéré comme l'un des pères fondateurs des études postcoloniales par sa représentation des cultures extra-européennes.

Claire Pacial rappelle au sujet des études bibliques que Renan, mais Herder l'avait fait avant lui, entendait fonder son approche sur des méthodes scientifiques et philologiques hors de toute perspective chrétienne ou confessionnelle. Grâce à lui, les obscurités des textes bibliques seront étudiées dans le cadre de la grammaire comparée des langues sémitiques, aussi bien par des biblistes catholiques qu'athées.

1
Les recensions de l'Académie de Académie des sciences d'outre-mer est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit.
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

Carole Boidin, Eve de Dampierre-Noiray, Emilie Picherot s'interrogent sur les enjeux méthodologiques des littératures arabes. D'abord parce que le concept de littérature est une idée européenne ; pour les Arabes, l'équivalent « Adab » à l'époque médiévale renvoie aux bonnes manières traditionnelles, celles de « l'honnête homme » au sens du XVII[e] siècle français. Les « maqama » abbassides, décrivant la société aisée et les efforts de quelques aventuriers pour y pénétrer évoquent pour l'arabisant Charles Pellat les romans picaresques de la littérature occidentale ; cette analyse est contestée aujourd'hui par la conception que l'on se fait désormais de la fiction arabe ; ainsi les Mille et une nuits comme le Roman de Baïbars (page 153) ayant évolué des formes épiques orales vers l'écrit et sans doute à cause du dialectisme des régions d'origine des manuscrits, ont été méprises par les intellectuels arabophones. Le comparatiste marocain Abdelfattah Kilito, dont nous avions recensé en 2009 dans Mondes et Cultures son excellent Les Arabes et l'art du récit (Sindbad 2009), montre que les Arabes ont deux images d'eux-mêmes, celles de poètes et de conteurs, mais pour les Occidentaux les Arabes sont des maîtres de la fiction ; pour lui, ces regards croisés permettraient de repenser la littérature occidentale.

Dans le domaine de la littérature égyptienne, Paul-André Claudel examine l'ouvrage d'Henri Thuile Littérature et Orient, rédigé à Alexandrie dans les années 1920 et dans un milieu intellectuel déconnecté de la société égyptienne traditionnelle et qu'a su si bien décrire notre regretté confrère Jean-Jacques Luthi. Mounira Chatti enchaîne sur le grand écrivain Taha Hussein (1889-1973), qu'Etiemble décrivait comme « carrefour de civilisations » ; ce doyen des lettre arabes en rappelant que les premiers musulmans assimilèrent deux grandes civilisations, la grecque et la perse, souhait ouvrir l'islam à la civilisation européenne, héritière également de la Grèce. Il sera persécuté pour son essai sur la poésie préislamique pour avoir comparé certains éléments du style coranique à celui des épopées chevaleresques. Edouard Al Kharrat, qui critiqua la description de sa ville natale par Lawrence Durrel dans le Quatuor d'Alexandrie et Alaa Al Aswani devenu célèbre avec son Immeuble Yacoubian porté à l'écran, ont fait connaître définitivement la fiction arabe.

Elena Langlais se tourne vers la littérature indienne écrite en hindi, qui bénéficie du prestige du sanskrit en Occident ; elle analyse deux traductions de la grande épopée *Kâmâyani* de Jayshankar Prasad, l'une par J. K. Balbir, l'autre par B. K. Chatuverdi, qui révèlent la réappropriation par les Indiens de leur langue et le désir de transmettre leur héritage culturel. Maya Boutaghou évoque la renaissance bengalie avec Bankim Chandra Chatterjee (1838-1894), Rabindranath Tagore (1861-1941), Prix Nobel, marquée par un intérêt pour la classe moyenne éduquée et sa fascination pour un développement spirituel ou théologique. Pour Claudine le Blanc, Lamartine avait déjà évoqué la poésie et le théâtre sanskrits dans son Cours familier de littérature et le romantisme français montré de l'intérêt pour la pièce Shakuntala traduite dès 1789 par William Jones et à laquelle s'intéressera Gérard de Nerval ; le thème tragique est celui d'un roi qui ne reconnaît plus sa femme à cause de la malédiction d'un ascète.

En ce qui concerne la Chine, Muriel Détrie rappelle l'intérêt pour ce pays, au XVII[e] siècle, grâce aux Pères Jésuites résidant à la cour de Pékin. Virgile Pinot le montre dans sa thèse soutenue en 1932 La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France 1640-1740. C'est naturellement Etiemble qui va, dans les années 1960, introduire la littérature

chinoise sur la scène du comparatisme français. François Jullien montrera que l'originalité de la poétique chinoise est due à son « allusivité » par contraste avec la poétique européenne qui recourt au symbolisme. Cette méthode a été reconnue par tous les spécialistes comme une réaction salutaire à l'européocentrisme.

Une bibliographie sélective (pages 159 à 164) et un index des auteurs cités (pages 165 à 167) complètent utilement cet ouvrage dont les études de méthodologie comparatiste ont largement ouvert le domaine de l'orientalisme.

Christian Lochon